

André ULMANN

dans la revue Française au 5 de...

# VIEUX TOTEMS ET JEUNE ESPÉRANCE



ARRIS à des visiteurs auxquels la Conférence donne l'occasion de nous interroger : « Avez-vous une littérature qui porte l'espérance des temps nouveaux ? » J'avoue l'embarras que j'eus à répondre — et d'abord parce que je sortais d'une lecture de *Journal* (1939-1942) de M. André Gide. Mais je l'aurais connu aussi bien en m'échappant de M. Sartre ou de M. Mouloudji. Revenons pourtant à cet accident historique que j'eus avec M. Gide. On a déjà presque tout dit de ce « journal » dont, pour une fois, l'équivoque du nom garde un sens. On a noté, parmi ces vieilleries-peureuses, tout ce qui était artificiellement destiné à prouver une soi-disant liberté d'esprit — et la confrontation avec M. Goethe — et des phrases de ton et du (bon) goût de celle-ci : « Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse, et d'accepter l'inévitable. »

« Ou encore :  
« Je sens en moi d'illimitées possibilités d'acceptation. »

Etc., car une bonne partie du livre est de cette veine et, sous une autre plume, fleurirait presque la provocation.

Si bien qu'on ne s'y arrêterait pas, une fois encore, si M. Gide n'était en passe de (re) devenir un vieux totem de ce que feu M. Berl appelait « la pensée bourgeoise », entre Proudhon et Arthur Koestler. (A propos, feu M. Berl vient de publier un nouveau petit ouvrage, qui ressortit à la même esthétique — moins purement, pourtant que le discours sur le retour à la terre, faussement attribué à Pétain, et qu'il avait écrit de la même plume.)

Mais revenons à nos vieilles dentelles, à cette littérature de clins d'œil et de fausses fenêtres ouvertes, dont M. Gide est l'un des plus illustres représentants. A force d'ouvrir les portes et les fenêtres (même les fausses), cela fait des courants d'air. C'est ainsi que s'embrument les vieux totems à tout de bois qu'on les croit, ils finissent par avoir la goutte au nez.

Et c'est justement sur cette goutte que d'aucuns s'extasiaient ; ils y discernent un pur diamant. Ou tout au moins le symbole du cristal et de la liberté.

Avouera-t-je encore que le lâche soulagement dont M. Gide conserve si précieusement les traces dans son journal — on dirait même qu'il y ajoute — ne m'impressionne plus.

On en a vu d'autres.  
Et puisque nous en sommes aux évocations de fantômes, le moment est venu de signaler que les trucs de M. Gide, appliqués à la littérature, sont de fort vieux trucs. Aussi révélateurs, d'ailleurs, en ce qui le concerne, que lorsqu'il s'agissait de Proudhon.

Car, c'est à celui-là que je pense, et je ne lisais pas sans amusement en même temps que la brochure de M. Gide, ces rappels concernant Proudhon (en tête de la récente réédition de *Misère de la philosophie*) :

Au début de 1848, Guizot suspend les cours de Michelet, comme il avait suspendu ceux de Mickiewicz et de Quinet ; Proudhon se félicite qu'on ait imposé silence à ces « empauvreurs de ciels », et quand les étudiants protestent, il note :

« Quand est-ce que l'on casernera cette jeunesse débouchée et tapageuse ? Courage, Guizot ! »

La montée révolutionnaire, au cours de février 1848, lui inspire cette seule note :

« Le trouble et le scandale augmentent. La France, si elle ne renvoie pas son opposition, est perdue. »

Dans un article de journal du 19 février 1849, Proudhon a d'ailleurs

retracé son « anxiété dévorante » devant les événements :

« Je me révoltais contre la marche des événements. Mon âme était à l'agonie. Je portais par avance le poids des douleurs de la République et le fardeau des calomnies qui allaient frapper le socialisme. Le 21 février au soir, j'exhortais encore mes amis à ne pas combattre. »

Il ajoute que la fusillade du 23 « changea ses dispositions en un instant ». C'est fort bien dit. Malheureusement, c'est inexact, puisque, le 24 février, il notait dans ses carnets intimes :

« Le génie est désormais inextinguible. Je n'ai rien à faire là-dans... Cela va être effroyable... »

par  
**André ULMANN**

et, puisqu'il écrivait le 25 :

« Mon corps est au milieu du peuple, mais ma pensée est ailleurs. J'en suis venu, par le cours de mes idées, à n'avoir presque plus de communauté d'idées avec mes contemporains. »



VOILA, semble-t-il, qui pose assez bien le problème, plus clairement que M. Gide : car, depuis cent ans, nous avons fait de grands progrès dans la subtilité la littérature et l'art du faux nez en général.

Sans doute pourrait-on aisément discerner, chez l'un comme chez l'autre, un pessimisme radical, une misanthropie qui s'exprimerait, après tout, que le désespoir (et la rancoeur) d'une classe qui se sait mortelle, enfin.

Mais ce même ressentiment, on le découvre avec étonnement dans toute une partie de la littérature d'aujourd'hui. Nulle part, il ne me frappe plus, par exemple, que dans le livre de M. David Bouquet consacré aux camps de concentration. Comment ne pas voir qu'il a — consciemment ou non — choisi de ne point parler de tout ce qui fut résistance réussie à l'aviilissement, organisation de la solidarité, de l'action militaire et politique, de la résistance tout court ?

Je donnerai l'exemple le plus effrayant (quant aux conséquences morales et politiques qu'en tirent, sinon M. Roussel, du moins ces gens du P.R.L. dont il se veut l'adversaire politique). A le lire, on serait conduit à penser que jamais personne n'accepta un poste responsable dans un camp sans que ce fût pour sauver, égoïstement, sa peau et sans devenir, par définition, un complice des SS. Or, nous sommes quelques-uns à avoir vu (ou vécu) le contraire : en assumant le maximum de risques, c'était le seul moyen de sauver le plus de camarades possibles. Je l'espère pour lui, M. Roussel le savait mais, si grande est chez lui la déformation doctrinale, si pressante une certaine idée de l'homme, il n'en tient pas compte et donna au lecteur l'impression contraire.

Un ancien chef de maquis me disait hier :

— Je sais ; certains de ses amis, le 19 août 1944, me disaient : « L'insurrection ? Ça n'existe pas », c'est la même chose.

LES bonnes âmes me trouveront bien sévère. « Sévère » est bien le mot qui convient, n'est-il pas vrai ? (Et : « bonnes âmes » aussi ?)

Et pourtant, bonnes âmes, ceci n'est qu'un commencement. La lit-

térature s'encombre de plus en plus de vieux totems et de faux semblants, d'équivoques et de faux signaux. Alors, tout bonnement, il faut bien le signaler au passage. C'est faire œuvre, tout modestement, de critique littéraire. Ce n'est même pas sortir du sujet.

Mais la petite espérance ? On y vient, bonnes âmes. Pour cette fois, on ne vous citera point, Péguy, comme vous l'attendiez peut-être. Bien que, nous aussi, nous le connaissions, Péguy, aussi bien que M. Daniel Rops et vous !

Dans les coins — sans doute pas les mêmes coins que vous, c'est toute la différence.)

Mais vous aurez quand même une citation.

Car le hasard d'une lecture m'a fait tomber sur une page du dernier livre de Jean Cassou (*Les Enfants sans âge*).

Je l'ai bien aimée, cette page. Alors, je n'ai ni fausse honte, ni scrupule à la recopier ici :

— Tu penses, comme moi, aux hommes qui vont venir.

Et je fais pour eux le serment qu'après avoir entrepris ce qu'ils doivent entreprendre, ils ne s'arrêteront pas un seul instant. C'est là quelque chose de difficilement concevable, car, enfin, il semble humain de pouvoir dire : assez... Dents, te sept, tu assez humain, assez pitoyable, assez sage, oui, sage à notre façon, pour pouvoir devenir un jour absolument inexorable ? Sais-tu que lorsque le mouvement aura reçu sa première impulsion et que la chose sera en route, le plus grand forfait serait, je ne dis pas d'en suspendre, mais d'en amortir seulement la vitesse ?

Où, je le répète, on prend aisément pour une vertu je ne sais quel attendrissement secret en faveur de l'universel et cette singulière nostalgie pour les lieux qui brillent dans son camp, la jargue qu'on y parle, les ombres qui s'y meuvent et qui ressemblent enfin à des ombres humaines ! On se prend à rêver. Et de quel rêve-t-on ? D'un compromis, bien sûr, du goût qu'aurait la coupe de vin que l'on pourrait échanger avec l'autre... Ce sont là de mauvaises pensées.

Et ce texte, pourtant, porte une date : 1938.